

Denis CLARINVAL

VOCATION DU POETE



PRELUDE

La vocation du poète n'est pas un métier parmi d'autres, ni même une fonction sacrée que l'on pourrait assigner, décrire, ou administrer comme un domaine. Elle naît là où l'existence cesse d'être simplement supportée et devient appelée — non par une idée, mais par une intensité. Dire « vocation » n'est pas dire « carrière » : c'est dire qu'une force a saisi l'homme, l'a tiré hors du sommeil, et l'oblige à répondre. Or ce qui appelle n'est pas la paix. Ce qui appelle n'est pas le confort du vrai. Ce qui appelle, c'est le tragique lui-même, entendu non comme malheur, ni comme dépression, ni comme fatalité, mais comme ouverture : ouverture de l'être à ce qui le dépasse, à ce qui le traverse, à ce qui le rend inquiet et vivant tout à la fois.

La plupart des hommes cherchent à habiter un monde stabilisé. Ils veulent des règles, des assurances, des mesures. Ils veulent que la lumière soit claire, continue, exploitable. Ils veulent que le divin, s'il existe, devienne utile : une force bienfaisante à leur service, une réserve de sens, une garantie, une réponse. La race humaine, dit le poème, est « ingrate et rusée » : elle gaspille le divin, elle l'épuise, elle le consomme. Elle veut connaître l'astre du jour et le dieu tonnant ; elle compte ; elle nomme ; elle fixe par des noms les étoiles du ciel. Ce geste n'est pas seulement scientifique : il est spirituel au mauvais sens. C'est la même volonté de clore : rendre le ciel transparent, le rendre disponible, le faire entrer dans le commerce du savoir. L'homme moderne ne se contente pas d'habiter : il veut maîtriser l'habitation, transformer le lieu en système, le monde en tableau, la nuit en donnée. Et c'est ici que la vocation du poète se dessine dans sa nécessité. Elle n'est pas une célébration romantique du mystère ; elle est une résistance.

Le poème dit une chose décisive : le Père étend sur nos yeux un voile de nuit sacrée afin qu'il nous reste un lieu. Il ne s'agit pas d'une punition, ni d'un refus. C'est une protection. Il faut du non-savoir, il faut de l'obscur, il faut de l'inaccessible, non pour décourager l'homme, mais pour sauvegarder l'espace même où l'homme peut devenir humain. Car si tout devient visible, si tout devient dicible, si tout devient calculable, le monde n'est plus un monde : il devient une surface. Il n'y a plus de résistance, plus d'écart, plus d'épaisseur. Alors le regard glisse ; et dans cette transparence, le langage s'effondre, non par manque, mais par excès. La parole se met à flotter au-dessus des choses, à les recouvrir d'une clarté qui n'éclaire rien.

La vocation du poète commence précisément là : quand la clarté ordinaire, celle du jour, devient un mensonge d'évidence.

C'est pourquoi le tragique est une ouverture. Le tragique n'est pas une conclusion sombre, ni un arrêt. Il est la déchirure par laquelle une autre lumière devient possible. Ce n'est pas la lumière éclatante du jour, qui écrase les différences ; ce n'est pas la lumière doctrinale, qui prétend sauver en fermant ; ce n'est pas non plus une nuit complète, qui nierait la vue. C'est une lumière autre, fragile, intérieure, non totalisable : une lumière de faille, de clair-obscur, de veille. Le tragique ouvre parce qu'il refuse toute clôture : il refuse la clôture du sens, la clôture du salut, la clôture de la maîtrise. Il nous oblige à habiter un monde qui ne se laisse pas posséder. Et c'est cela, paradoxalement, qui rend le monde à nouveau habitable : non comme demeure fondée, mais comme passage respirant.

La vocation du poète est alors d'abord une discipline de la gratitude. « Trop de sagesse ne vaut pas mieux », dit le texte ; « qui le connaît, c'est la gratitude ». On comprend ici que la sagesse n'est pas accumulation de savoirs, mais reconnaissance d'une limite féconde : la limite qui garde le ciel inforçable, la limite qui protège le lieu. La gratitude est ce consentement à la nuit sacrée : non pas consentement à l'ignorance, mais consentement à l'inépuisable. Le poète ne cherche pas à prendre le divin comme on prend un bien. Il ne cherche pas à fixer par des noms l'étoile. Il se tient au bord de ce qui brille et se dérobe. Il accepte que l'essentiel ne soit pas disponible, et que cette indisponibilité soit précisément ce qui sauve le monde de l'usure.

Mais cette vocation n'est pas douceur. Elle est courage. Elle expose. Elle brûle. « Flèches de mort qui te brûleront l'âme » : le poète n'est pas un ornementeur de la vie ; il est celui qui consent à recevoir en plein visage la vérité de l'ouverture. Car il y a une violence inévitable dans le fait de ne pas clore. Le tragique n'est pas violent parce qu'il tue ; il est violent parce qu'il laisse vivre sans garantie. Il oblige l'homme à se tenir dans l'inquiétude de l'être, à ne pas transformer l'invisible en objet, à ne pas transformer la lumière en outil. Et cette tension, cette exposition, cette nudité, peuvent brûler l'âme. La vocation du poète est d'endurer cette brûlure sans se venger sur le monde par une doctrine, sans se venger sur les hommes par un mépris, sans se venger sur le divin par une prise.

D'où la phrase finale, qui ouvre un horizon : l'homme affronte seul et sans peur son dieu quand il le faut ; sa simplicité le garde, sans armes ni ruses, le temps que ce manque de dieu se change en aide. Il y a ici une pensée très fine du tragique : le manque n'est pas seulement privation. Le retrait du divin n'est pas une absence stérile. Il peut devenir aide, non sous forme de consolation, mais sous forme de transformation intérieure. La lumière autre dont le tragique est l'ouverture n'est pas un remplacement du divin par une morale ; c'est une autre manière d'être avec le divin : une fidélité sans possession, une proximité sans maîtrise, une joie sans salut.

Ainsi, la vocation du poète et le tragique se rejoignent : tous deux refusent la clôture. Tous deux rendent à la nuit sa dignité, non comme ténèbres, mais comme condition d'un lieu. Tous deux rendent au langage son poids, non en multipliant les discours, mais en creusant le silence qui rend le mot nécessaire. Et tous deux ouvrent à une autre lumière : une lumière de veille, de faille, de clair-obscur, où l'être n'est pas expliqué mais habité. Le poète n'apporte pas une doctrine pour apaiser l'homme moderne ; il apporte une respiration. Il ne dit pas : « voici le sens ». Il dit : « voici le lieu ». Et ce lieu n'est jamais plein. Il est un espace sauvegardé, fragile, inforçable où, dans l'exacte mesure de l'incommensurable, la vie peut recommencer à devenir.

Vocation signifie d'abord appel. Ce n'est pas un choix ajouté à la vie, ni une compétence, ni une orientation psychologique ; c'est une convocation : quelque chose, depuis le monde, depuis la vie même, depuis une profondeur qui n'est pas la nôtre, nous appelle et exige une réponse. C'est pourquoi l'habitation poétique est elle-même une vocation. Habiter poétiquement ne consiste pas à adopter une manière d'être ou une posture esthétique ; c'est répondre à l'appel du monde lorsqu'il se donne depuis son intime vérité, non pas comme objet à connaître, ni comme décor à contempler, mais comme présence qui sollicite, comme lieu qui demande à être gardé, comme clair-obscur qui demande une veille. L'habitation poétique n'est donc pas un projet : elle est une réponse. Elle n'a pas pour source un programme intérieur, mais une adresse venue du dehors, du réel, de ce qui insiste en silence. Et si cette réponse prend la forme du poème, c'est précisément parce que le poème est la forme la plus nue, la plus risquée, la plus fidèle d'un consentement à cet appel.

HÖLDERLIN

VOCATION DU POÈTE

Les bords du Gange ont du dieu de la joie entendu
Le triomphe, alors qu'arrivant de l'Indus et conquérant
Le monde, le jeune Bacchus avec le vin
Sacré tirait les peuples du sommeil.

Et toi, tu n'iras point, Ange du Jour ! réveiller
Ceux qui dorment encore ? donne, oh ! donne-nous les lois,
La vie, sois vainqueur, Maître qui seul
Comme Bacchus a le droit de conquête.

Non point le sort des gens, ni l'ordinaire soin
Qu'à la maison ils prennent ou sous le libre ciel,
Et l'homme est pourtant plus noble, œuvrant
À se nourrir, que la bête ! mais autre chose est en jeu,
Confié au soin, au culte seul des poètes !
Nous sommes, nous, voués au service du Très-Haut,
Aux chants toujours nouveaux qui le révèlent
Plus proche et familier au cœur.

Et il faudrait pourtant, ô vous, tous les dieux du ciel,
Vous toutes, sources, rives, bosquets, hauteurs
Où descendit sur nous, prodige
Inoubliable, et nous prit aux cheveux
Pour la première fois le Génie soudain,
Le Génie divin de la création, nos esprits
Frappés de stupeur et tous nos os
Frémissant comme atteints de la foudre,
Et vous, infatigables actes de par le vaste monde !
Journées au cours violent du destin, laissant

Le dieu dans sa méditation aller où l'emportent,
Ivres de fureur, ses chevaux gigantesques,

Il nous faudrait de vous ne rien dire ? et quand il chante
En nous l'accord majestueux de la vie, ordre sublime,
Notre art ne sonnerait pas mieux ne fait
Un enfant oisif et téméraire ayant par jeu

Touché la lyre pure et sacrée du maître ?
Et toi qui as, poète, entendu d'Orient
Les prophètes et de Grèce les odes, et
Ces derniers temps les tonnerres, serait-ce

Pour asservir l'Esprit à tes fins, honnir
Dans ton aveugle hâte le bien de sa présence,
Le renier pour fol, toi sans cœur, et t'en jouer
Comme d'une bête captive au marché ?

Tant qu'à la fin, cabré sous le dard furieux,
Il jette, au souvenir de son origine, un cri
Auquel survient le maître avec ses
Flèches de mort qui te brûleront l'âme.

Il sert à tout depuis trop longtemps, le divin,

Et une race ingrate et rusée gaspille
Pour son plaisir, épouse du ciel toutes
Les forces bienfaisantes, s'imagine,

Quand le Très-Haut cultive le champ pour elle,
Connaître et l'astre du jour et le dieu tonnant,
Et sa lunette scrute et compte et
Fixe par leurs noms les étoiles du ciel.

Le Père, lui, étend sur nos yeux un voile
De nuit sacrée, afin qu'il nous reste un lieu.

Il n'aime rien de sauvage ! Mais violence

Étalée jamais ne forcera le ciel.

Trop de sagesse ne vaut pas mieux. Qui le connaît,

C'est la gratitude. Mais c'est trop à garder pour elle seule,

Et un poète aux autres se joindra

Volontiers qui l'aideront à comprendre.

Mais l'homme affronte seul et sans peur son dieu

Quand il le faut, sa simplicité le garde,

Sans besoin d'armes ni de ruses, le temps

Que ce manque de dieu se change en aide.

LECTURE

Hölderlin ouvre son poème loin du sol natal, sur les « bords du Gange ». Ce n'est pas un hasard : déjà, l'origine du dieu n'est pas liée à une terre d'élection, à une patrie de l'être. Le dieu arrive de l'Indus, il conquiert le monde, il triomphe dans un ailleurs qui n'est pas celui des Grecs. La divinité n'a ici ni demeure originale ni enracinement premier : elle est mouvement, traversée, ivresse. Et c'est en ce sens que Bacchus tire les peuples du sommeil, non pour les mener vers une maison, mais pour les arracher à leurs certitudes et à leurs habitudes. Ce n'est pas un dieu du foyer ; c'est un dieu de la secousse et de l'éveil. Heidegger oubliera cela : dans sa lecture, il ramènera la divinité à la proximité, à la demeure, à la « maison de l'être », alors qu'ici, le contact avec le dieu commence immédiatement par un déracinement.

Ainsi lorsque Hölderlin invoque ensuite l'« Ange du jour », il ne lui demande pas de protéger ni de veiller : il lui ordonne de réveiller. « Donne-nous les lois, la vie, sois vainqueur » : le poète n'est pas gardien d'un monde déjà donné, il est celui qui ouvre, qui impose, qui fait advenir de nouvelles formes. S'il a comme Bacchus « le droit de conquête », c'est qu'il ne se contente pas de préserver le visible ; il instaure un ordre nouveau. Ici encore, Heidegger trahit le texte en réduisant le poète à un médiateur, un pasteur patient. Mais le poète hölderlinien porte l'insurrection du divin.

Vient alors la première grande bifurcation : « non point le sort des gens, ni l'ordinaire soin qu'à la maison ils prennent... ». L'homme se nourrit, il œuvre, il vit sous le ciel — voilà pour l'ordinaire, pour le monde du travail et de la demeure. Cela est noble, dit Hölderlin, et pourtant, « autre chose est en jeu ». Ce n'est pas que la vie quotidienne soit méprisable ; c'est qu'elle est insuffisante pour maintenir vivant le lien au Très-Haut. Le poète reçoit en dépôt ce que le commun ne peut ni voir ni soutenir. Là où Heidegger fera de l'habitation quotidienne le cœur de la relation à l'être, « habiter, c'est poétiquement que l'homme le fait », écrira-t-il, Hölderlin distingue au contraire radicalement l'ordinaire et le sacré. C'est pour cela que le « souci » du peuple ne regarde pas le poète : son souci est plus terrible.

Ici surgit la phrase clef : « Confié au soin, au culte seul des poètes ». Non pas un savoir, non pas une garde : un culte. Le poète est un servant mais d'un dieu qui n'est ni familier ni

docile, d'un dieu qui ne cesse de se retirer et de blesser. Le poète « révèle » le Très-Haut comme plus proche du cœur, mais cette proximité n'est pas douce : elle est vertigineuse. Elle culmine lorsque « cabré sous le dard furieux », le dieu « jette un cri » qui rappelle son origine. Que répond le maître ? « Ses flèches de mort qui te brûleront l'âme. » Voilà le vrai geste poétique selon Hölderlin : porter la brûlure du divin, accueillir cette incandescence qui déchire le mortel. Rien à voir avec la tonde tranquille des brebis sur un alpage ontologique. Le poète ne garde pas, il accuse le monde de l'absence du dieu. Il est la plaie et la veille.

Hölderlin ajoute alors cette idée formidable : « Il sert à tout depuis trop longtemps, le divin ». Voilà ce que le poème refuse : un dieu devenu outil de la puissance humaine, un dieu instrumentalisé par une « race ingrate et rusée ». Les hommes épuisent les forces du ciel, prétendent connaître l'astre, le tonnerre, les étoiles qu'ils scrutent, comptent, fixent par leurs noms — c'est-à-dire qu'ils les répertorient, les maîtrisent, les asservissent. Ici résonne déjà notre époque : ce que nous nommons, c'est ce que nous dominons. Le langage scientifique enregistre, capture, stabilise et dans ce geste, il tue le divin.

Alors intervient un geste salvateur du Père : « il étend sur nos yeux un voile de nuit sacrée ». Non pas pour obscurcir le monde, mais pour préserver un lieu, maintenir ouverte la possibilité du mystère. La nuit sacrée est l'espace de la réserve du dieu, sa retraite nécessaire. Trop de lumière, dit Hölderlin, abolit le sacré ; trop de savoir disperse la présence. Là encore, Heidegger renversera ce geste : il fera du poète celui qui éclaire, révèle, donne à habiter alors qu'ici, le poète doit garder la part nocturne, la faille où le divin peut encore brûler sans se dissoudre.

Enfin, Hölderlin distingue la véritable « sagesse » : non pas connaître, mais remercier. La gratitude n'est pas la possession d'un savoir : elle est l'accueil fragile de la présence, son hospitalité dans le cœur humain. Mais elle ne suffit pas : « un poète aux autres se joindra volontiers qui l'aideront à comprendre ». Il faut la communauté des voix, il faut un chœur. Et pourtant, lorsque le dieu se retire, c'est seul que le poète doit l'affronter : « l'homme affronte seul et sans peur un dieu quand il le faut ». Non par armes ni par ruse, mais par la simplicité, qui tient lieu de force — le temps que « ce manque de dieu se change en aide ». C'est-à-dire : le dieu n'est jamais plus présent qu'au moment où il manque. La présence est une blessure, une privation, un appel.

Voilà ce qu'Heidegger ne peut prendre en charge : le dieu de Hölderlin n'est jamais la présence rassurante d'un monde habitable. C'est un dieu tragique, à la fois proche et insoutenable, qui consomme le poète et ne se laisse pas « recueillir ». La demeure est précaire, ouverte comme une plaie. Le poète ne console pas ; il maintient l'incendie.

Le poète ne bâtit pas la maison de l'être : il ouvre des brèches où le divin peut encore brûler.

La brûlure du divin, chez Hölderlin, n'est pas une métaphore. Elle est l'épreuve à laquelle le poète consent. Là où le peuple se détourne, là où la science dénombre, là où la théologie fabrique des idoles conceptuelles, le poète demeure à découvert sous la flèche. Ce n'est pas que le poète sache ; c'est qu'il soit touché, frappé, mis en péril par le dieu. Et parce qu'il accepte cette blessure, que d'autres appelleraient folie, quelque chose du Très-Haut peut encore traverser le monde. Ce n'est pas un message qu'il porte, ni une doctrine : c'est une brûlure.

Heidegger voudra faire du poète celui qui sauve l'essence du divin en le laissant être. Mais le poème dit autre chose : le dieu ne « demande » pas à être sauvé. C'est l'homme qui doit être sauvé de sa prétention à dominer le divin. Car le Très-Haut « sert à tout » depuis trop longtemps. Hölderlin ne se contente pas ici d'une critique de l'utilitarisme : il dit que notre premier rapport au sacré est déjà une profanation. Le dieu dévoué, mis à disposition, intégré dans nos systèmes, voilà le blasphème moderne. Et c'est le poète seul qui travaille à défaire l'emprise, à rouvrir le lieu où le divin ne soit plus une ressource.

Tu vois comme cela inverse complètement la lecture heideggérienne : la tâche poétique n'est pas de fonder l'habitation, mais de dé-fonder les certitudes qui barricadent le monde. Le poète n'est pas un architecte de la maison de l'être. Il est celui qui fissure les murs.

Lorsque Hölderlin évoque ensuite la lunette qui « scrute et compte » les étoiles, il dénonce non le savoir comme tel, mais la réduction du ciel à un tableau de calcul et de noms. L'homme nomme pour stabiliser, pour posséder et, ce faisant, il étouffe la puissance du mystère. Le langage, dont Heidegger fait l'habitation, devient ici l'instrument de l'usurpation du divin. Le nom tue la fuite. Il convertit la lueur en donnée. Il transforme la présence en stock.

Et c'est pourquoi le Père étend « un voile de nuit sacrée » sur nos yeux. Pour que subsiste un espace de l'invisible, un lieu où la lumière ne règne pas en maître. La nuit — non comme obscurcissement, mais comme condition du sacré, comme milieu où le divin se protège de la prise humaine. Nous sommes loin d'une clarté de l'être qui se dévoile dans la lumière. Ici, la lumière fait disparaître le monde : elle est l'excès du visible qui efface l'Être. Il faut la nuit pour rendre le monde à sa vérité.

Et pourtant, Hölderlin ne prône pas l'obscurantisme : trop de sagesse « ne vaut pas mieux ». Le savoir sans gratitude est stérile ; la gratitude sans chant est muette. Il faut un poète — non pour expliquer, mais pour célébrer et trembler, pour que la reconnaissance devienne fête et cri, accueil fragile d'une présence qui jamais ne se laisse tenir.

Le poète, alors, n'a pas vocation à rassurer. Il doit, « seul et sans peur », affronter un dieu lorsque cela est nécessaire. Et ce « manque de dieu » qui d'abord nous abandonne, « se change en aide » pour celui qui sait tenir bon dans la nuit. Le retrait est l'autre nom de la présence — l'ombre portée du sacré sur la terre. Là où Heidegger veut une proximité habitable, Hölderlin maintient une distance brûlante, un lien tendu jusqu'à la douleur.

Le poète ne met pas le dieu à côté de l'homme, il maintient entre eux un abîme, une déchirure où naît la possibilité même du divin. Si le dieu était familier, il serait inutile. Il disparaîtrait dans l'usage que nous en faisons. Le Très-Haut « n'aime rien de sauvage », dit Hölderlin — il n'aime rien de brutalement exposé à la lumière de la domination. Sa volonté n'est pas de s'imposer, mais de se refuser. Et le poète est celui qui s'agenouille devant le refus.

De cette proximité insoutenable, Heidegger ne dit rien. Il veut faire du poète le gardien d'une habitation déjà presque là mais Hölderlin répond : non, le poète garde l'absence. Il garde l'écart, la faille, la nuit sacrée. Il veille non une demeure, mais une ruine, un chantier inachevé du divin. C'est dans ce manque que l'homme peut se tenir debout par sa simplicité, par son courage à regarder le retrait sans le combler par des idoles.

Car ce que Hölderlin demande n'est pas que nous habitions poétiquement un monde donné : il exige que nous déshabitions le monde trop rempli de nous-mêmes.

Le langage, chez Hölderlin, n'est pas le lieu calme où l'être se dit : il est la matière même de la blessure, la trace de la flèche reçue, le sang répandu dans les mots. Si le poète sert au culte du Très-Haut, c'est parce qu'il doit parler depuis ce qui lui manque, depuis la déchirure qu'a provoquée le dard du dieu. Il n'y a pas de parole innocente dans ce poème : seulement des voix qui se sont mises en péril pour que quelque chose du divin puisse encore être entendu. C'est pourquoi la poésie n'est pas une célébration triomphale mais un combat intérieur où chaque mot risque la chute, la folie, le silence. Le poète doit accepter de perdre la maîtrise — de ne pas savoir. Et pourtant, dans cette ignorance, il porte davantage que la science entière qui fixe des noms sur les étoiles : car il porte l'étrangeté de ce qui ne se laisse jamais réduire à un nom.

Ainsi, la poésie est la lutte contre l'idolâtrie du savoir. Là où la lunette scrute et compte les astres, là où l'homme veut que tout soit à hauteur de main, la parole poétique refuse d'inventorier l'infini. Elle ne classifie pas, elle ouvre. Elle ne saisit pas, elle laisse être dans la nuit. La parole juste ne s'exhibe pas en pleine lumière — elle garde la part d'ombre qui sauve le divin de la consommation immédiate. Elle protège la réserve, ce qui se dérobe, ce qui ne peut être possédé. Voilà pourquoi le Père étend un voile : pour qu'il reste un lieu où le regard — même fervent — ne puisse pas s'emparer de Dieu. La nuit n'est pas un défaut de clarté : elle est le rempart contre la possession.

Hölderlin comprend que si Dieu devient trop visible, trop utilisable, il se perd. C'est dans le retrait que brûle sa proximité. Et le poète est celui qui habite ce retrait, non comme un manque à combler mais comme une vérité : le divin n'est jamais donné, il arrive et se retire, il blesse et se tait. Le poète n'explique rien de cette dialectique ; il la vit dans sa chair. La « simplicité » dont parle Hölderlin n'est pas une innocence naïve : elle est ce courage de n'avoir aucune arme contre l'Autre absolu. Elle est la nudité devant l'invisible. La poésie est un acte sans défense : c'est en cela qu'elle est sacrée.

Plus tard, Heidegger dira que le poète « dit l'Être » ; mais Hölderlin dit plutôt que le poète étreint le Non-encore-visible, qu'il se tient au bord du cri qui ne peut pas être prononcé sans brûler la langue. Dans le poème, ce bord apparaît soudain : « flèches de mort qui te brûleront l'âme ». Le poète ne parle pas au nom du dieu : il parle depuis la brûlure du dieu. Le langage naît dans la douleur de l'écart, dans la tension entre le ciel qui se dérobe et

l'homme qui désespère de ne pas le saisir. La parole surgit alors comme un feu : elle consume d'abord celui qui la profère. C'est dans cette vulnérabilité que réside la vocation.

Voilà pourquoi la poésie est tragique. Non parce qu'elle chante le malheur des hommes, mais parce qu'elle porte l'incommensurable dans la vie ordinaire. Elle n'adoucit rien. Elle approfondit l'abîme. Elle nous force à regarder le monde non pas depuis ce qui nous rassure, mais depuis ce qui nous dépasse. Le poète, chez Hölderlin, n'est pas un médiateur : il est un extrême. Il se tient du côté de ce qui ne peut être regardé qu'en tremblant. Et le monde ne devient habitable qu'à travers cette épreuve.

Cette vérité tragique, Trakl en portera plus tard la radicalité : la lumière qui s'intensifie jusqu'à aveugler, le langage qui se déchire dans son propre excès de transparence, la nuit comme seul espace où les choses redeviennent visibles. Là où la science éclaire pour posséder, Trakl obscurcit pour rendre le monde à sa profondeur silencieuse, à son sang noir, à son souffle blessé. Comme Hölderlin, il sait que c'est dans la fêlure que se montre la vérité. La parole doit casser la surface trop lisse de la raison ; elle doit saigner pour que la réalité jaillisse à travers les fissures. « Cabre-toi sous le dard furieux », dit le poème, Trakl obéira : sa langue est un dard retourné contre lui-même.

Ainsi la poésie ne révèle pas un dieu resplendissant : elle veille un dieu blessé, un dieu qui refuse de devenir outil, un dieu qui n'est jamais là sans s'absenter aussitôt. Le poète ne donne pas de forme au sacré : il laisse le sacré frapper, fuir, revenir. Il garde ouverte l'attente. Il garde vive la plaie. Il est le témoin d'un manque qui ne guérit pas. Et c'est là que réside la joie terrible du poème : non dans la maîtrise, mais dans la fidélité à ce qui ne peut se dire qu'en se perdant.

Heidegger voudra sauver le dieu pour sauver le monde ; Hölderlin montre que c'est le manque du dieu qui sauve le monde d'être entièrement à nous. La poésie est la mémoire de cette impossibilité. Il ne s'agit pas de ramener le Très-Haut, mais de ne jamais le remplacer par nos fabrications. Et tant que le poète sera celui qui accepte de mourir sous la flèche, tant que ses mots seront tremblants de douleur et de gratitude, le monde ne sera pas entièrement livré au calcul.

Ce qui fonde la vocation du poète, ce n'est donc ni une doctrine ni une fonction : c'est la brûlure du divin dans la nuit du monde. Et cette brûlure seule fait tenir debout le langage.

LE TRAGIQUE COMME OUVERTURE À UNE AUTRE LUMIÈRE.

Le tragique n'est pas la chute dans la nuit ; il est la condition d'une lumière plus profonde, d'un éclair qui ne détruit pas l'obscurité mais la traverse. Hölderlin l'avait déjà compris : ce n'est pas la clarté éclatante des savoirs qui révèle le divin, mais l'interstice où la lumière se brise, où elle se fait faille. Le monde trop visible devient illisible — trop de lumière aveugle. Ce qui nous sauve, ce n'est pas de voir davantage, mais de voir autrement : voir à même la blessure.

Le divin que convoque « Vocation du poète » n'est pas éblouissement mais éblouissement déchiré. Il ne rayonne pas comme un soleil triomphant : il brûle comme un feu logé dans l'absence, comme une braise sous la cendre. Le dieu se manifeste non en donnant sa forme, mais en retirant la nôtre. Sa venue est une désappropriation. Et c'est cette dépossession qui ouvre l'espace de la vérité.

Le tragique est donc l'antidote à la domination humaine. Il rappelle à l'homme qu'il n'est pas centre mais passage : que son essence est d'être traversé par ce qui le dépasse et le déstabilise. Sans tragique, le monde serait un décor, un instrument, une propriété ; avec le tragique, il redevient territoire de l'invisible.

C'est pourquoi la poésie tragique n'est jamais plaintive. Elle ne déplore pas l'absence du dieu : elle l'affirme comme présence la plus haute. Le manque n'est plus manque, il devient l'éclair d'une lumière qui refuse d'être vue pleinement pour ne pas cesser d'être sacrée. Le tragique fait de l'obscurité non un enfer, mais un asile pour le divin qui se protège de notre avidité.

Heidegger cherchera une lumière de l'être qui se dévoile dans l'habitation ; Hölderlin, lui, confie au poète une lumière trop forte pour être vue en plein jour, une lumière rayée par la nuit, qui scintille dans les brèches et jamais dans les structures. Ce n'est pas la clarté du concept : c'est l'éclair du mystère. Le poète n'est pas celui qui explique : il est celui qui soutient l'insupportable et laisse ce poids rayonner dans ses mots.

Ce qui se joue ici, c'est une transfiguration : non la résorption du tragique dans un salut, mais la montée du tragique en une joie plus haute — une joie qui n'efface pas la douleur,

mais en fait l'alliée secrète du lumineux. La gratitude dont parle Hölderlin n'est pas gratitude pour la paix : c'est gratitude pour la plaie qui nous relie à ce qui n'est pas nous.

Le poète, alors, n'ouvre pas un jour sans ombre : il fait lever une lumière qui a traversé la nuit. Une lumière qui sait le poids de la mort, qui a connu le retrait de Dieu, qui ne se confond avec aucune possession. Une lumière tragique : joie d'exister sur le fil du monde, sans garantie, dans l'épreuve du divin qui manque.

Le langage doit se fissurer pour redevenir clair, la lumière doit sombrer pour cesser d'écraser le réel, la nuit seule rend visible ce qui est trop vivant pour être possédé. Le tragique est la porte étroite par où passe la lumière juste. Il est le prix d'une présence qui n'a pas renoncé à sa grandeur.

La lumière tragique n'est pas un embellissement de la douleur : elle en est l'accomplissement. Ce que Hölderlin donne à penser dans ce poème, c'est que le divin ne peut se manifester qu'à celui qui ne demande plus rien, qui ne cherche plus à capturer la présence. La nuit sacrée n'est pas une épreuve à franchir vers la clarté ; elle est le lieu où la clarté se réapprend comme tremblement. C'est dans cette nuit que le poète, seul à porter la brûlure, garde ouverte la possibilité du dieu. Il n'a pas vocation à rassurer ; il veille au bord d'un gouffre où la raison se défait. Et c'est précisément parce que sa parole chancelle qu'elle touche au vrai.

Le tragique n'est donc pas le contraire de la lumière, mais sa profondeur. Lorsque Hölderlin rappelle que trop de sagesse ne vaut pas mieux, il dit que la maîtrise du visible, la prolifération des mesures et des noms, finit par effacer le monde. L'homme qui croit tout voir ne voit plus rien. Il ne rencontre plus que sa propre emprise. Il n'est plus exposé. La lumière du savoir nous isole du réel ; la lumière du tragique nous y reconduit. Elle rouvre la blessure originelle, celle par laquelle le monde entre en nous et nous blesse en retour. Elle nous rend vulnérables : c'est-à-dire vivants.

Le poète accepte que son langage soit sans défense. Il parle sans certitude, sans système, sans la sécurité que donnent les doctrines. Sa parole s'avance dans la nuit comme un aveugle qui tend la main. Mais cette main touche parfois quelque chose d'inouï — un éclat de divin qui se retire aussitôt. Rien ne garantit le retour de cet éclat. Rien ne dit que le Très-

Haut répondra au chant. Et pourtant, le poète continue de chanter. Sa gratitude est sans pourquoi. Elle ne récompense aucune présence. Elle est le geste pur de la fidélité à ce qui manque.

C'est là que la joie tragique se distingue de toute consolation : elle ne nie pas la souffrance, elle ne la sublime pas, elle ne l'ennoblit pas. Elle coexiste avec elle. Elle reconnaît qu'il n'y a pas de manifestation du divin sans blessure infligée au cœur mortel. Le dard furieux qui fait cabrer l'homme est aussi ce qui le grandit. Le poète ne fuit pas ce dard ; il le reçoit de face. Sans armes ni ruse : par simplicité. Et le manque du dieu se transforme en aide parce qu'il ouvre en nous une région où ni la technique ni l'orgueil ne peuvent survivre. Dans cette région, toute possession tombe. Seule demeure l'épreuve : un lieu où l'on n'a plus rien, et où pourtant l'on reçoit tout.

Voilà pourquoi la vocation du poète est inséparable d'une transformation radicale de la lumière : ce qui illumine désormais n'est plus la clarté du concept mais le scintillement du retiré. La poésie n'explique pas : elle sauve l'insaisissable. Elle protège le dieu d'être détruit par nos mains, par nos regards, par nos machines. Elle garde vivante la possibilité d'une présence qui ne s'identifie à rien de fixable. Elle maintient la faille où le sacré respire encore.

Et si Hölderlin parle de « l'Ange du Jour », ce n'est pas pour opposer le jour à la nuit : c'est pour rappeler que le jour véritable n'est jamais sans nuit. Le monde ne doit plus être éclairé comme un champ d'exploitation, mais illuminé selon le mode fragile du sacré. Une lumière qui n'efface pas les ombres, mais leur rend leur dignité. Une lumière qui ne supprime pas l'obscurité, mais l'habite. Une lumière qui ne domine pas : qui écoute.

Ainsi se renverse toute la perspective : ce n'est pas l'habitation humaine qui attend d'être rendue poétique ; c'est le poétique qui seul rend possible l'habitable, parce qu'il empêche le monde de devenir entièrement transparent à nos désirs. Le poète n'est pas le gardien d'une maison : il est le veilleur d'une ouverture. Il défend contre nous-mêmes la part du monde qui doit demeurer imprenable. Il garde la nuit comme on garde un secret vital : pour que la lumière ne se corrompe pas en information.

On pourrait croire que cette tâche accule le poète à la solitude, et c'est vrai. Mais c'est une solitude offerte : elle tient le monde en suspens, elle retarde sa clôture, elle refuse son achèvement. Car un monde accompli serait un monde mort. Le poète entretient l'inaccompli

comme notre seule chance de respirer encore au contact du divin. Il vit dans la brèche. Il parle depuis l'abîme. Il soutient avec une patience souveraine le vertige de ne pas comprendre.

Alors, quand Hölderlin termine sur cet homme qui « affronte seul et sans peur un dieu », ce n'est pas pour glorifier l'héroïsme : c'est pour dire que l'irruption du divin est toujours un risque, toujours une souffrance, toujours une dépossession — mais que rien ne vaut plus que ce risque. La poésie ne protège pas du tragique : elle en fait le lieu d'une lumière qui ne meurt pas. Le dieu ne revient pas pour dominer : il revient comme feu sous la cendre, comme souffle dans le noir, comme une joie qui ne supprime aucune larme.

Et c'est là, dans cette joie tragique, que s'accomplit la seule vocation du poète : garder au monde la possibilité de ne pas être entièrement à nous.

L'APPEL DU MONDE

Quelque chose appelle, et ce n'est pas une idée.
Ce n'est pas un projet, ni une gloire à tenir.
C'est le monde, au plus nu, qui frappe à l'intérieur.
Dans la rumeur des jours, une porte s'entrouvre.
On croyait vivre à côté, on se découvre requis.
La voix n'a pas de voix, pourtant elle oblige.
Elle ne promet rien, elle demande de répondre.
Alors la main se vide, et le regard se risque.
Vocation, c'est l'appel qui ne laisse plus dormir.
Et l'homme se relève, sans savoir où il va.

Là commence le tragique, non par le malheur.
Mais par l'ouverture à ce qui ne se clôt pas.
La lumière ordinaire, trop sûre, fait du monde une vitre.
Elle aplatisit les distances, confond l'arbre et la forêt.
Le cœur se croit éclairé, mais il n'entend plus rien.
Il faut une nuit sacrée pour rendre un lieu possible.
Un voile sur les yeux, afin qu'il reste un seuil.
Non pour cacher le vrai, mais pour le sauver du marché.
Ce qui se donne trop vite devient un bien, puis se perd.
Le tragique garde l'espace où la présence respire.

Le divin, on l'épuise en l'appelant secours.
On veut le connaître, le compter, le nommer.
On fixe des étoiles comme on range une maison.
On exige de l'astre une preuve et un service.
Mais le ciel ne se force pas, même au nom du bien.
La violence étalée ne donnera pas d'issue.

La sagesse accumulée ne vaut pas une gratitude.
Car remercier, c'est consentir à l'inépuisable.
C'est savoir que l'essentiel ne devient pas possession.
Et que l'aide naît souvent du manque supporté.

Le poète n'est pas celui qui ajoute des fleurs.
Il est celui qui veille, quand la parole se vide.
Il s'avance sans armes, parce qu'il n'a pas de prise.
Il accepte la brûlure des flèches qui viennent.
Non pour se faire martyr, mais pour demeurer ouvert.
La douleur n'est pas but, elle est passage d'écoute.
Il faut parfois qu'un chant traverse l'heur et le malheur.
Pour réjouir le cœur, non d'un bonheur facile.
Mais d'une joie qui tient dans l'ombre et dans la faille.
Et cette joie, tragique, n'a pas besoin de conclure.

Habiter poétiquement, ce n'est pas fonder une demeure.
C'est répondre à l'appel du monde, depuis sa vérité intime.
Le monde ne demande pas qu'on le maîtrise, mais qu'on l'entende.
Il ne veut pas un système, il veut une fidélité.
Alors la parole apprend l'humilité du seuil.
Elle ne surplombe plus, elle se tient auprès.
Elle ne règle pas la vie, elle la laisse passer.
Elle ne remplit pas le vide, elle le rend habitable.
Car le lieu le plus juste n'est jamais un plein.
C'est une clairière mobile, dans le clair-obscur.

Il y a une autre lumière, et elle ne brille pas fort.
Elle ne crie pas, elle n'éclaire pas tout.
Elle ne détruit pas la nuit, elle s'y accorde.
Elle vient par l'écart, par la résistance des choses.

Elle naît quand le regard cesse de glisser sur le monde.

Quand il rencontre l'opacité, et remercie.

Elle est lueur de veille, plus intime que le jour.

Elle ne s'impose pas, elle se reçoit.

Elle ne guérit pas, elle transforme de l'intérieur.

Et l'homme, un instant, devient capable de demeurer.

Ce qui appelle n'ordonne pas, mais insiste.

C'est un frémissement dans la matière, dans le temps.

Un arbre qui se tait, une pierre qui retient l'eau.

Un visage traversé par une joie sans raison.

Une chambre, un chemin, un silence où quelque chose écoute.

Le monde parle ainsi, par signes qui ne prouvent rien.

Et la vocation consiste à ne pas trahir ces signes.

À ne pas les convertir en doctrine ou en bruit.

À garder la nuance, la pudeur, la retenue.

À servir, sans se servir, de ce qui fut confié.

Le chant ne naît pas de l'orgueil, mais d'une blessure ouverte.

Il naît quand la langue cesse de se croire souveraine.

Quand elle accepte de ne pas tout dire, pour dire juste.

Le poème est une réponse, non une conquête.

Il n'arrache pas le secret, il l'honore.

Il ne dissipe pas l'ombre, il y ménage un pas.

Il ne promet pas un ciel, il rend le ciel possible.

Par la mesure intérieure d'un souffle qui ne se calcule pas.

Par la patience d'une phrase qui consent à trembler.

Par la gratitude qui laisse l'invisible être invisible.

Ainsi le manque de dieu n'est pas seulement désert.

Il peut devenir aide, quand la simplicité garde.

Sans ruses, sans armes, sans avidité de comprendre.

On traverse alors le temps, non comme un juge, mais comme un hôte.

On apprend que la vie ne se possède pas, même en pensée.

On apprend que la lumière n'est pas la fin, mais le passage.

On apprend que toute demeure est provisoire et pourtant réelle.

Parce qu'elle tient à l'ouverture, non à la clôture.

Et le tragique devient la porte d'une fidélité plus vaste.

Où l'homme se tient, sans peur, devant ce qui l'appelle.

Qu'il soit donc béni, ce qui vient, même en silence.

Qu'il soit béni, ce qui fuit, même sans garantie.

Qu'il soit béni, ce monde, quand il demande réponse.

Car répondre, c'est déjà habiter, même sans toit.

C'est faire du passage un asile, du vide une chambre.

C'est recevoir la nuit comme une garde du lieu.

C'est porter dans la langue une autre lumière, discrète.

Et ne pas la vendre, ne pas la pousser au jour.

Vocation du poète, habitation poétique, même souffle.

Un appel, et la fidélité d'y consentir, sans se fermer.